

LA GRANDE PEUR

"Le jeudi 30 juillet (nous sommes en 1789) vers les six heures du soir, un homme arriva ici de MONTASTRUC, à Crève-Cheval, pour annoncer que des troupes ennemies brillaient la ville d'EYMET, que déjà elles s'emparaient de LAUZUN, que partout on courait aux armes, que dans toutes les paroisses on sonnait le tocsin.

L'air effrayé de cet homme, son agitation et des cris, jetèrent l'épouvante sur son chemin et dans notre petite ville ; tout le monde allait et venait, ne sachant quel parti prendre.

Les gens sensés, et il s'en trouva beaucoup, firent tous leurs efforts pour rassurer le peuple, et on réussit assez bien ; pour donner plus de sécurité on commanda une patrouille pour la nuit.

*Le lendemain tout fut tranquille. Cette terreur, ajoute notre témoin-narrateur, le **Docteur FOURNIER**, de Monclar, fut bien plus grande et moins courte en d'autres endroits. Monclar fut peut-être le seul endroit où on ne sonna pas le tocsin."*

Essayons donc de savoir si cette terreur fut générale, comment elle fut ressentie, diffusée "propagée", en d'autres endroits.

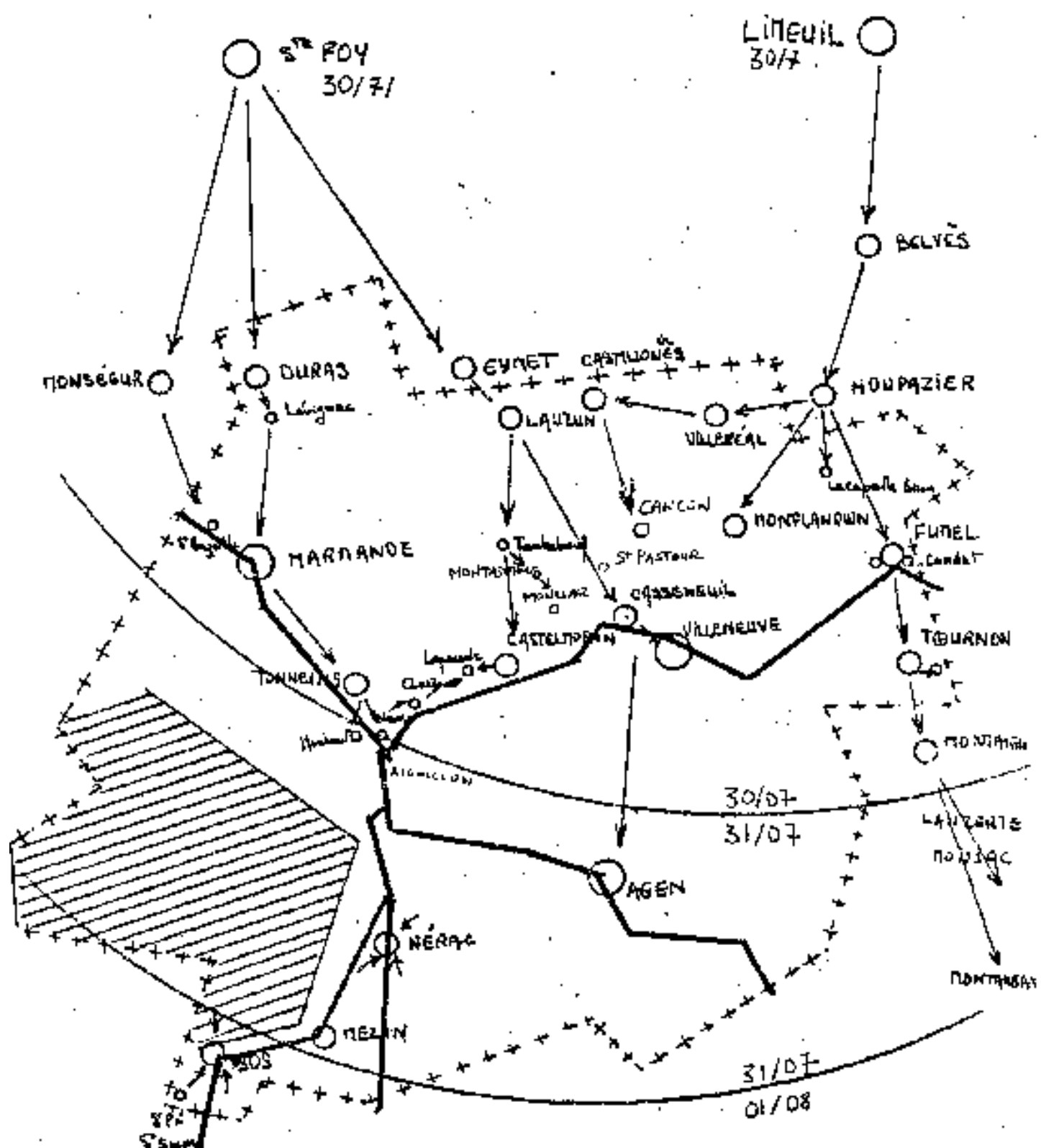
"A AGEN, vers les onze heures de la nuit, se répandit le bruit, alarmant, qu'une troupe de brigands (on en annonçait six mille) venait de ravager la contrée de CASSENEUIL, et s'acheminait vers la ville.

A cette nouvelle, des rassemblements se formèrent sur les places, le tocsin ne discontinua pas, il y eût un tumulte général. Toute la nuit, la population resta sur pied. Les citoyens coururent aux armes et pour cela, enfoncèrent les portes de l'arsenal et pillèrent les arquebusiers."

A MONFLANQUIN, nous avons un autre témoignage. Celui de **Mme Esther de VEDRINES**, qui le 7 Août 1789, écrivait à son cousin :

"Nous avons eu une alarme des plus effrayantes.

Le 30 juillet à six heures du soir, il arriva un messenger de BIRON avec une lettre de se tenir sur ses gardes, qu'il y aurait 4000 personnes à une lieue d'ici qui allaient venir et qui avaient été à VILLEREAL et y avaient mis le feu ; ils avaient ravagé tous les environs.



LA GRANDE PEUR en LOT-et-GARONNE (30 juillet/1er Août 1789)

Extrait de loisirs et Révolution en Lot-et-Garonne H. DELEANT

"Tu ne dois pas douter quelle alarme ça occasionna. Le bruit était répandu dans toutes les campagnes, le tocsin sonnait partout, l'on fit de même ici, il sonna toute la nuit ; dans moins de deux heures, nous eûmes 1500 hommes bien armés".

L'alarme était partout. LIBOS où l'on disait MONPAZIER ravagé, communiqua son angoisse à MONFLANQUIN.

A CLAIRAC le bruit courait que les brigands opérant à CASTILLONNÈS se dirigeaient sur SAINT-PASTOUR.

CANCON inquiet, était (nous sommes toujours le 30 juillet) tranquilisé par une lettre reçue de CASTILLONNÈS qui assurait que BERGERAC n'était pas dans l'épouvante que l'on avait décrite.

A VILLENEUVE *"une panique terreur trouble les têtes, les uns disent que des brigands ont été vus marchant sur la ville, d'autres prétendent que des Anglais s'étant emparés de BORDEAUX marchent sur l'Agenais."*

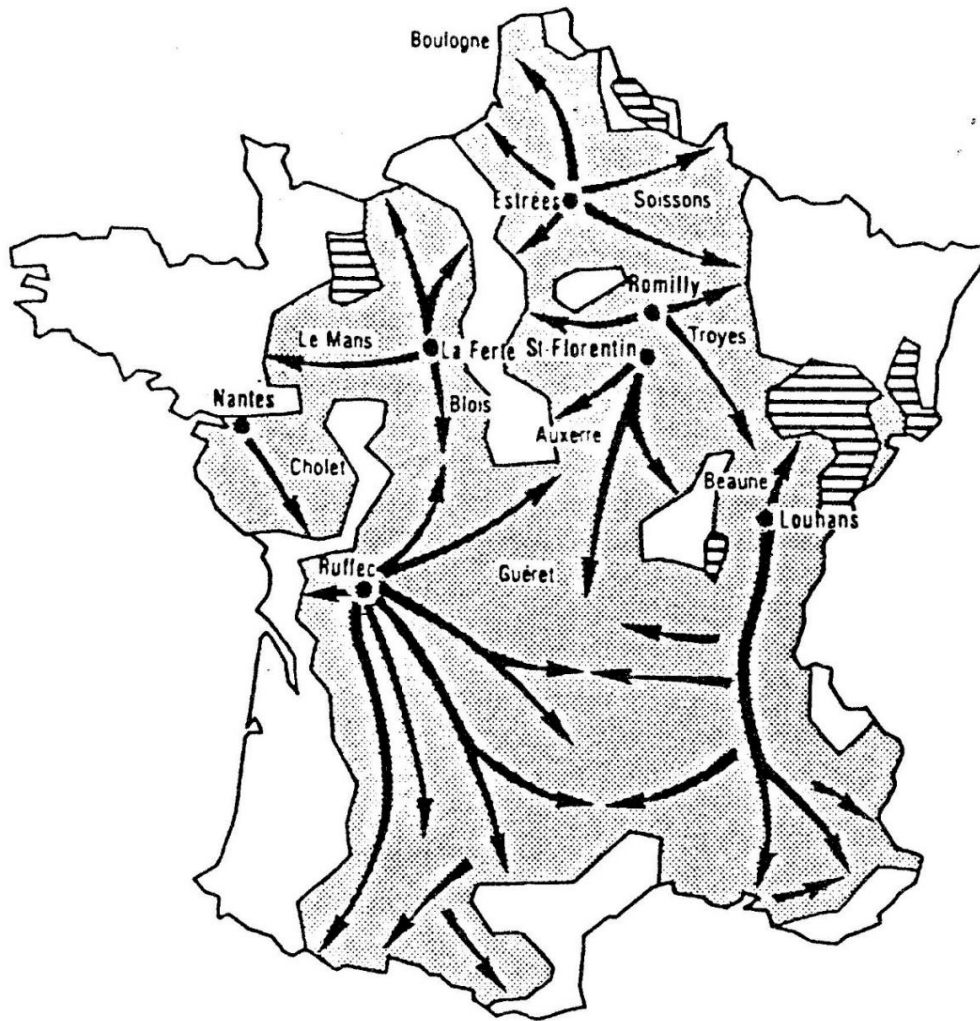
Mais ces brigands, ces Anglais, qui étaient-ils réellement ? D'où venaient-ils ? Cette Peur, car il s'agit bien de ce que l'on appellera plus tard, la Grande Peur, par où était-elle venue ?

Dans notre Département, la Grande Peur pénétra le 30 Juillet. Georges LEFEBVRE affirme qu'elle partit de RUFFEC dans les Charentes, pour se diriger sur Ste FOY LA GRANDE et LIMEUIL plus à l'est où elle traversa la Dordogne.

De ces deux points elle avança par EYMET, MONTSÉGUR, DURAS et LÉVIGNAC où *"on savait que les Anglais avaient franchi la Dordogne"*, et sur la partie orientale par BELVES, MONPAZIER puis LIBOS.

De là, elle se répandit dans notre Département, avec, pour ce qui nous concerne, un courant EYMET, LAUZUN, TOMBEBOEUF, MONTASTRUC, MONCLAR, et un deuxième cheminement par CASTILLONNÈS, CANCON, ST-PASTOUR. Nous savons qu'elle essaima ensuite dans tout le Lot et Garonne, nous en avons vu quelques exemples.

Les villes, les villages, les bourgs se communiquaient leur peur de l'un à l'autre, et dans les campagnes les femmes et les enfants fuyaient à droite et à gauche, emportant leurs effets de valeur et couraient *"se retrancher dans les roches et les endroits les plus reculés"*.



- Régions touchées
- Régions de troubles antérieures à la Peur
- Courants de la "Grande Peur"
- Epicentres des principales paniques

c. La Découverte

Cette peur panique, faillit sur les rives de la Dordogne tourner au drame.

De VILLEREAU, CASTILLONNÈS, MONFLANQUIN, LACAPELLE BIRON, partirent sous la conduite des Curés et des Notables 6400 jeunes gens. Les premiers arrivés virent plus de 1000 feux qui brillaient de l'autre côté de la rivière. Ils décidèrent alors de demander un renfort.

A peine la colonne de secours s'était-elle mise en marche qu'on vint l'arrêter. On lui expliqua que les gens rassemblés sur l'autre rive étaient venus pour les mêmes raisons. On imagine ce qui aurait pu arriver si la Dordogne ne les avait pas séparés.

Ces brigands n'existent donc que dans les imaginations. "Nos Messieurs ont été dans les Cantons où l'on disait qu'ils étaient, ils ont trouvé la même épouvante, et n'était rien arrivé de mal "nous informe à nouveau Esther de VEDRINES, qui donne ainsi raison à G. LEFEBVRE lorsqu'il dit que "la peur fût une gigantesque fausse nouvelle".

Mais comment expliquer qu'une telle panique puisse s'étendre, se développer avec une aussi grande ampleur.

La peur n'est pas une idée neuve. Elle puise ses racines dans des héritages multiséculaires, parfois floklorisés, parfois bien réels : peur du loup, de la maladie, de l'épidémie, du sorcier, du mendiant, du vagabond, du soldat, du brigand.

Ces hantises ancestrales véhiculées par la tradition orale, le soir aux veillées, constituent le fond de la frayeur de 1789, on évoque la peur des huguenots du siècle précédent "*la paou des Ugonnaous*":

L'inédit ce n'est pas la peur, mais à l'échelle de la France, son caractère quasi global. A l'exception de quelques départements, notre pays connaît la Grande Peur.

Cette généralisation de la peur, fille de la misère, de la faim et de la rumeur, est à mettre en relation avec le triple contexte d'une crise économique, politique et sociale, vécue comme nationale depuis que dans chaque paroisse on s'est assemblé pour rédiger des Cahiers de Doléances, préparatoires aux États Généraux, et que du 5 Mai à la fin Juillet, on est partout dans l'attente de ce qui se passe à Versailles.



C'est CAHUZAC qui nous rappelle que la Peur *"était d'autant plus à craindre que le 15 du même mois, il y avait eu à Paris le plus grand trouble suivi de grands maux qui se sont propagés et se continuent encore dans plusieurs provinces"*.

Dans ce contexte, la généralisation de la Grande Peur est compréhensible.

Elle réemploie les vieilles terreurs (Anglais, parfois Turc, synonyme de "Barbares") ; elle s'aggrave du fait que nous sommes à la saison des moissons (et on connaît la vitale importance du blé sous l'Ancien Régime) elle connaît les événements Parisiens et on murmure que des prisonniers échappés des geôles de la capitale fondent sur la province ; elle sait les jacqueries du début de l'année ; elle redoute l'insécurité croissante due à la foule de mendiants de village devenus errants, puis brigands. Ce brigand qui reste l'épouvantail le plus imprégné dans l'imagerie populaire.

Cependant, un fait surprend. Alors que l'information met 15 jours pour venir de Paris, en 24 heures elle s'est étendue à tout le Département.

Mais cette information fragmentaire, segmentée, incontrôlée, transmise par des courriers qui se croisent sans se rencontrer, souvent orale et dès lors prête à toutes les interprétations qu'une telle transmission peut véhiculer, renforce encore cette ambiance propice à l'affolement général.

Dans cet affolement général, quelle est la part de la spontanéité ? Quelle est la part de la machination ?

Les opinions diffèrent.

Pour certains la rumeur répandue d'un bout à l'autre du royaume résulte d'un complot aristocratique qui armerait les brigands pour ravager les moissons et massacrer le peuple. On parle aussi de soldats levés par le frère du roi.

Pour d'autres, comme A. Thiers, il s'agit d'un complot révolutionnaire du Tiers-État, stratagème ingénieusement organisé depuis Paris et dont la finalité est d'armer la Province. On a aussi parlé de franc-maçonnerie. Les contemporains de l'évènement s'interrogent aussi.

Mme de VEDRINES quant à elle écrit : *"les uns disent que le Tiers-État en veut aux députés de la noblesse, d'autres, que Mr. de POLIGNAC est à MONSÉGUR, caché dans le Château de Mr. de FUMEL"*.

Cette terreur, cette peur panique, suscite une réaction défensive nouvelle, inconnue sous l'Ancien Régime. Les paysans, les citadins s'arment.

A MONFLANQUIN ils sont 1500 en moins de deux heures. A AGEN, on pille l'arsenal pour se défendre. A MONCLAR nous dit encore Mr. FOURNIER, *"on vit arriver, le lendemain les paroisses du voisinage avec leurs curés, les hommes étaient armés de fusils, de [aulx, de fourches de fer*

Il fut visible que dès le soir même on allait avoir, avec les secours qui arrivaient de toutes parts, 30.000 hommes sous les armes. On aurait peine à se faire une idée du courage avec lequel se présentaient tous ceux qui étaient en état de porter les armes. On sait partout, même chez le peuple, celui (courage) que les parisiens ont fait éclater, et on paraît animé du même esprit."

Les exemples de ce type abondent. On demande toujours aux Seigneurs, aux Curés, aux Officiers, de prendre la tête des troupes levées, mais c'est une innovation, une première, les paysans, le peuple, s'arment.

Par ses réactions défensives, par la naissance d'un courage, la "Peur" a donc précipité le mouvement de municipalisation. Les Comités sont obligés d'agir, de s'armer, d'exister autrement que sur le papier. L'idée de l'armement pénètre dans les plus petits villages.

Dans la deuxième quinzaine d'août 1789 l'on voit SAINT-PASTOUR, PINEL-HAUTERIVE, CANCON, CASSENEUIL, d'autres encore former leurs Comités et constituer leurs milices, ces milices qui annoncent la garde nationale.

Autre conséquence, la Grande Peur a tissé des liens entre villes et villages autrefois isolés ; cette solidarité nouvelle sera à l'origine des fédérations.

De plus, les paysans ont pris soudainement conscience que rassemblés ils étaient une force. Les notables l'ont compris d'ailleurs et se sont avisés qu'à la Grande Peur pouvait succéder la peur du paysan, de l'artisan, du menu peuple, la peur de leurs propres concitoyens.

Enfin ne l'oublions surtout pas, la Grande Peur, quoique de très courte durée et sans victimes, et le mouvement paysan dont elle est sortie, ont fait pression sur l'Assemblée Nationale et l'ont poussée à s'occuper des problèmes paysans et à promulguer les décrets des 4 et 5 août qui aboutiront dans l'été 1789 à l'annulation de la féodalité.